

qu'il faut te mettre, pour choisir un état ; toi avec tes parents, et tes parents avec toi.

Si tu as le bonheur, mon cher enfant, d'avoir des parents éclairés et chrétiens, tu n'auras pour ainsi dire pas besoin de te préoccuper du choix de ton état : la tendresse de ton père et de ta mère feront cela mieux que toi. Néanmoins insiste bien auprès d'eux sur ce point fondamental qui te regarde si personnellement ; et supplie-les de mettre toujours au premier rang les intérêts de ton âme et de ta conscience.

Si tu as le malheur, aujourd'hui trop commun hélas ! d'avoir des parents, je ne dis pas impies, mais indifférents en fait de religion, oh ! alors mets tout en œuvre pour obtenir qu'on te laisse choisir un bon état, qu'on le laisse entrer dans telle ou telle maison où la sainte liberté du dimanche est pleinement respectée ; où le patron est non-seulement un honnête homme, mais un chrétien, un chrétien pratiquant ; où l'atelier n'est pas trop mal composé. DIEU merci ! il y en a encore comme cela.

Pour trouver une maison de ce genre, adresse-toi, ou bien à ton curé, ou à quelqu'autre bon prêtre qui s'occupe des enfants et des apprentis ; ou encore et surtout au Directeur du Patronage, s'il y en a un là où tu es : les Directeurs de Patronages savent mieux que personne quels sont les bons états, les états solides ; et en outre ils connaissent par expérience quelles sont les bonnes et les mauvaises maisons, les bons et les mauvais patrons. S'il est possible, va donc droit au Patronage, et prie le Directeur d'arranger cette grosse affaire avec tes parents. Si tu ne le connais pas encore, adresse-toi à lui de ma part.

En cette affaire si grave, ne te fie pas au premier-venu, au voisin, à la voisine ; on ne saurait croire avec quelle légèreté les plus braves gens recommandent parfois telle ou telle maison, tel ou tel patron. Et qui est la victime de cette incomparable légèreté ? le pauvre apprenti qui se trouve pris comme dans un piège. Saint Joseph, le Patron des travailleurs, te fera trouver ce que tu chercheras ainsi, dans un sentiment si louable.

Autant que possible, mon garçon, prends tout simplement l'état de ton père. Sauf de rares exceptions, c'est ce qu'il y a de meilleur à tous les points de vue. Le père est le meilleur de tous les patrons, le plus dévoué aux intérêts de son fils-apprenti, en qui il voit son successeur ; par amour-propre, autant que par amour paternel, il lui apprendra l'état bien à fond, bien consciencieusement.

Les trois quarts des patrons usent et abusent du temps de leurs apprentis, et l'on voit souvent de pauvres garçons en apprentissage depuis deux ou trois ans qui n'ont encore fait que des courses et sont à peine initiés à leur métier. Et puis, si tu embrasses l'état de ton père, ta clientèle se trouvera toute faite le jour où tu lui succéderas. Crois-moi, le conseil que je te donne là vaut son pesant d'or.

A continuer)

Entretien sur la physique.

Ouvriers, c'est pour vous que j'écris et j'ai la prétention de vous enseigner la physique. Eh ! oui, la physique. Vous avez déjà entendu parler de cette science qu'on enseigne aux philosophes des collèges ; vous avez cru que c'est bien difficile à apprendre. Mais non. Et vous allez voir qu'avec un peu d'attention dans quelques semaines vous saurez ce qu'il vous faut savoir de la physique. Mais, direz-vous à quoi bon savoir cette branche de philosophie ? Outre qu'elle satisfera votre esprit avide d'apprendre, elle apportera à votre cœur beaucoup de contentement et ouvrira votre âme à la reconnaissance envers Celui qui a fait tant de merveilleuses choses pour l'homme, pour vous, surtout ouvriers, qui n'avez pas souvent les moyens d'orner vos demeures, de vous procurer des jouissances artificielles. Plus que cela c'est que les faits naturels, examinés sur toutes leurs faces, donnent toujours des résultats utiles et pratiques.

En effet puisque la physique vous apprendra à

vous rendre compte de tout ce que vous voyez. La nature est un grand livre que jeunes et vieux doivent étudier. Qu'est-ce donc que c'est la physique ? C'est une science qui consiste à examiner les faits sous toutes leurs faces et les applications qu'on en peut faire.

Nous allons, d'abord, mes amis, examiner les phénomènes de la nature. N'aimeriez-vous pas à savoir d'où vient l'air qui vous rafraîchit et où il va ? Pourquoi le ciel est bleu aujourd'hui et pourquoi il sera peut-être demain tout couvert de nuages ? d'où viennent ces nuages, ce qu'ils sont et où ils vont ? pourquoi la rivière que vous apercevez à vos pieds coule toujours sans s'arrêter ? pourquoi l'eau en est bleue ou verte, tandis qu'elle est sans couleur dans le verre où vous la buvez ? pourquoi les fruits mûrs tombent des arbres ? pourquoi il y a des orages avec des éclairs et du tonnerre ? pourquoi il y a des étés où l'on étouffe de chaleur et des hivers où l'on gèle de froid ? pourquoi il y a des jours et des nuits ? pourquoi on peut toujours marcher sur la terre sans jamais arriver au bout ? pourquoi..... etc. etc.

J'entends l'ami Jacques qui me demande pourquoi j'ai dit que si on marchait toujours sur la terre sans s'arrêter, on n'arriverait jamais au bout ? La raison, ce n'est pas parce qu'elle est grande, mais bien parce qu'elle est ronde. Hein ! la terre, ronde. Oui. Mais les montagnes et les vallées, me direz-vous, l'empêchent bien d'être ronde comme une boule, ou alors, c'est une boule toute bosselée.

La terre est si grosse en comparaison des montagnes, que les montagnes et les vallées ne l'empêchent pas plus d'être ronde que les petites rides qui se trouvent sur la peau d'une orange n'empêchent l'orange d'être ronde.

Mais comment sait-on que la terre est ronde ? Bonsoir, mes amis. Il se fait tard, je reprendrai à cette question à la prochaine rencontre.

ALBERT.

LES DEUX FRERES.

Deux frères, certain jour, procédèrent entre eux, Par-devant notaire, au partage D'un terrain maigre, rocailleux, Seul héritage D'un grand-oncle aussi malheureux Que ses neveux. L'aîné, pensant qu'il était inutile D'arroser de ses sueurs Une terre ingrate, stérile, Alla chercher fortune ailleurs. Le plus jeune, au contraire, Se met avec courage à labourer sa terre, Lui consacrant tous ses soins et son temps ; Et cette terre si stérile, En moins de trois à quatre ans, Devenant dans ses mains une terre fertile, Le nourrissant ainsi que ses enfants, Quand son aîné se mourait de misère. Cela rappelle à mon esprit Ce que, quand j'étais tout petit, J'entendais dire à défunt mon grand-père ; "Tant vaut l'homme, tant vaut la terre."

FREDERIC JACQUIER.

Comme quoi avec la foi on peut transporter les montagnes.

Vous savez à peu près tous, mes chers lecteurs, que Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique, il y a bientôt 400 ans, était un grand génie, mais vous ne savez peut-être pas aussi bien que c'était un grand chrétien, et que c'est par son dévouement ardent à Dieu et à son Eglise, qu'il est arrivé à conquérir à la civilisation et à la Foi chrétienne ces terres jusqu'alors sauvages et inconnues. J'ai pensé que quelques mots sur l'histoire de ce grand homme pourraient vous intéresser et que vous aimeriez à le connaître.

Il était fils d'un simple ouvrier et naquit à Gênes, ville d'Italie, en 1442. Son père était un pauvre cardeur de laine, qui eut soin de l'élever dans les sentiments de la foi la plus vive. C'est à cela que

Colomb dut son génie ; il voulait étendre le royaume de la Croix, et dès l'âge de 32 ans, ses pensées mûries et approfondies le convainquirent que puisque le globe terrestre a la forme arrondie, il devait, en s'embarquant sur un rivage et parcourant l'immensité des mers, aller aborder à la rive opposée, ou plutôt rencontrer sur sa route des continents inconnus, aux habitants desquels la Religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ pourrait aussi être prêchée. Pendant dix-huit années consécutives il créusa et étudia son projet : une conviction entière s'établit dans son esprit, et il pria Dieu de lui donner la force d'accomplir ce grand ouvrage en vue de sa gloire et de la propagation de l'Eglise catholique.

Mais comment le fils d'un simple ouvrier pouvait-il mener à fin une aussi gigantesque entreprise ? Colomb se confia à la Providence : revêtu de la robe des Franciscains, dont il était des Tiers-Ordre, portant la croix sur son cœur, il parcourt les royaumes, faisant part de ses desseins aux princes et aux puissants, et leur demandant les moyens de l'exécuter. Bafoué, honni, moqué, comme le Christ son maître, il n'est entendu que du saint Père, qui le bénit, et du roi et de la reine d'Espagne, Ferdinand et Isabelle la Catholique, qui mettent enfin à sa disposition une flotte, en dépit des envieux et des calomnieux.

Colomb part au mois d'août 1482 ; la croix sert d'étendard à ses navires : mais il n'est pas au bout de ses tribulations. L'équipage, qui le prend pour un fou et un rêveur, se révolte et veut le jeter à la mer. c'est la puissance seule de Dieu qui apaise ces rebelles ; les vents favorables poussent la flotte, et après 33 jours seulement de navigation, Colomb découvre la première île de l'Amérique ; il s'y élance avec les siens, il y plante la croix, il en prend possession au nom de Jésus-Christ, il lui donne le nom d'île du Saint Sauveur, et se jette à genoux pour remercier Dieu, tandis que les insulaires s'enfuient à la vue des Européens.

Colomb les rappelle, les traite comme ses frères et établit au milieu d'eux sa petite colonie. D'autres rivages ne tardent pas à s'offrir à sa vue, et le héros chrétien, dont Dieu a béni la confiance, repart pour l'Europe, afin de faire part de ses succès et demander de nouveau secours pour les mener à bonne fin.

Il est assailli dans ce voyage par une affreuse tempête, mais il fait vœu d'accomplir à son retour un pèlerinage à la sainte Vierge : les vents s'apaisent et Colomb aborde en Espagne, où Ferdinand et Isabelle le reçoivent avec les plus grands honneurs et le proclament noble, grand amiral et vice-roi du nouveau monde, qu'on appelait alors la Terre-Sainte de la Croix.

Insensible à ces distinctions, Colomb n'a qu'une pensée : remercier le ciel, accomplir le vœu qu'il a formé, et continuer son œuvre. Pieds nus et en chemise, il se rend à l'église Notre-Dame pour y entendre humblement la messe ; et bientôt il repart pour les terres inconnues, à la tête de 17 vaisseaux, et accompagné de nombreux missionnaires.

On dirait que les îles et les continents naissent devant lui. Les naturels accourent écouter la bonne nouvelle ; Colomb plante la croix sur tous les rivages, et trois fois il fait le trajet de l'ancien au nouveau monde, qui n'en font désormais plus qu'un, unis dans la même foi et dans la même civilisation, par le génie chrétien de ce grand homme, fils d'un pauvre ouvrier.

Cependant l'envie et la persécution se déchaînaient sur lui. Trahi et calomnié, on le voit, à son troisième voyage, aborder en Espagne chargé de chaînes par ses ennemis, et dans l'état humiliant d'un coupable. Bientôt justifié, il ne repart cependant pour le nouveau monde qu'espionné et surveillé par ses envieux, porteurs d'ordres secrets. Dieu le soutenait, le protégeait, et l'éclairait en quelque sorte.

Une horrible tempête l'attendait dans cette nouvelle traversée : Colomb l'avait prévue, sans qu'aucun signe avant-coureur l'annonçât ; il avertit ses espions qui refusent de le croire et dont les bâtiments, bientôt assaillis par l'orage, ne tardent pas